

tion française, près d'une petite cour d'Allemagne, il venait de passer en qualité de secrétaire à l'ambassade de Suède. Arrivé à Stockholm depuis deux jours seulement, il avait eu la bonne fortune de retrouver le matin même une de ses plus aimables relations d'autrefois dans le chevalier Axel de Valborg, chambellan du roi, qui avait été reçu tout un hiver à Paris chez la mère de Georges, Mme la marquise de Simiane.

Ceux qui n'ont pas vécu dans les pays du Nord ne savent pas quelle vie nouvelle leur apporte chaque hiver. Pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés, la neige tombe... ou plutôt elle est si abondante et si compacte, que l'on ne sait vraiment pas si elle tombe. Vous marchez au sein d'un nuage de duvet froid ; vous êtes enveloppé dans un tourbillon blanc : à chaque pas que vous faites, il semble se resserrer autour de vous et vous enlacier dans des entraves cotonneuses et glacées. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige ; le ciel, sur vos têtes, c'est encore la neige — toujours la neige. Il n'y a plus au monde qu'un élément : la neige ! C'est alors vraiment qu'il faut plaindre le voyageur. L'instinct le conduit bien plus que la raison : il marche au hasard, à demi aveuglé ; ses chevaux, baissant tristement la tête et ne pouvant plus retrouver la piste accoutumée, vont comme on les pousse, sans savoir où ; si vous vous arrêtez, si vous détournez les yeux, si vous vous accordez une distraction d'un instant, vous ne retrouverez plus votre route incertaine : vous êtes perdu ! L'oreille, qui cherche en vain à saisir une vibration dans l'air muet, s'effraye de ce calme lugubre, symbole de la mort. La neige tombe sans bruit, et le pas mat s'amortit dans une ouate molle... Seulement, de temps en temps, un corbeau secoue dans l'espace blanc ses ailes sombres et pe-

santes, et mesurée, par un croassement lugubre, les intervalles de ce silence plein d'angoisse.

Mais quand la neige a tombé pendant bien longtemps, quand la plaine, la montagne et les bois ont reçu leur parure d'hiver, la scène change d'aspect. Une nappe partout égale, immense, s'étend sur la nature uniforme ; les vallées sont remplies, les montagnes abaissées ; un seul niveau posé sur le pays tout entier. La scène n'est plus qu'une vaste plaine, dénuée d'horizon en horizon, peuplée de cinq cents lieues, ses perspectives infinies. Quand, vers midi, la brume roulée par un vent léger, s'écarte quand rien ne trouble la transparence bleue de l'éther, le soleil, sur la neige immaculée, resplendit avec un incomparable éclat. Il y a je ne sais quelle gaieté légère dans l'air vif et ses rayons qui se brisent sur la glace, les faces brillantes projettent dans l'atmosphère sereine une lumière éblouissante. La scène change d'aspect quand on entre dans les bois. La brume des grands sapins est parsemée de frimas ; leurs bras longs et maigres accrochent la neige au passage ; elle reste attachée aux rameaux, où elle se balancera comme les flocons d'une toison de neige rée. Les longues aiguilles des pins recouvrent de cristallisations diamantées, et des girandoles de glace, étincelantes pierreries de l'éternel hiver, courent d'un arbre à l'autre comme les pendeloques d'un lustre constellé, réfléchissant mille feux et les facettes de leurs prismes. Dans les environs de Stockholm, ces spectacles prennent un caractère étrange encore. La civilisation, dans cette ville élégante est un foyer d'art, se mêle à la nature, et l'homme anime de sa présence et de sa vie la scène magique du paysage.

Le jour où commence ce spectacle, la ville entière semblait se répandre sur son beau lac, dont la glace éblouit